

## Notre pratique de l'interprétation

Pascale Leray

### L'interprétation renouvelée \*

Je vous propose d'interroger les conséquences qu'entraîne pour notre pratique de l'interprétation, la thèse nouvelle que Lacan amène en 1973 dans *Encore*, avec laquelle il redéfinit l'inconscient comme savoir en tant qu'il se jouit. L'inconscient, en devenant un savoir se jouissant dans la parole, à l'insu même de celui qui parle, se fonde sur le fait que les deux dimensions du signifiant et de la jouissance, conçues auparavant comme hétérogènes, entrent ici en équivalence. Le signifiant devient cause, vecteur de jouissance.

#### Le symptôme et lalangue

L'incidence sur la façon de concevoir l'interprétation ayant pour visée de toucher à la jouissance du symptôme, est directe, dans la mesure où le symptôme est ce qui manifeste l'inconscient d'un sujet d'une façon singulière et constante. À partir de là et dans les séminaires qui suivront où Lacan développe sa théorie des nœuds, le symptôme sera repensé dans RSI comme fonction de jouissance, soit comme « la façon dont chacun jouit de son inconscient en tant que l'inconscient le détermine <sup>1</sup>. » Et c'est là qu'il situe le symptôme comme « ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, identique à elle-même <sup>2</sup> ». Nous pouvons entendre, dans cet « identique à elle-même », de la lettre du symptôme, ce qui la rend non substituable par un signifiant. Comment dès lors l'interprétation pourra-t-elle atteindre à ce qui dans le symptôme vient du réel de ce savoir joui ? Autrement dit, comment pourra-t-elle avoir accès à ce qui dans le symptôme n'est pas métaphorique ? Comment sera-t-elle à même de toucher à ce mystère de l'inconscient, en tant qu'il est mystère du corps parlant ?

Si l'inconscient, « ce n'est pas que l'être pense, c'est que l'être en parlant jouisse <sup>3</sup> », le symptôme, en tant qu'il est noué à l'inconscient d'un sujet, est déterminé par ce savoir parlé qui se jouit, en tant qu'il est fait de lalangue. C'est ce jouir opaque du symptôme qui fait que tout du symptôme

ne se résout pas par le déchiffrement du sens, auquel il résiste à partir de ce qu'il est comme fixation d'origine, faite de cette motérialité jouie de lalangue. La distinction introduite dans *Encore* entre le langage et lalangue inconsciente propre au sujet porte aussi à conséquence pour l'interprétation, car le savoir constitué par lalangue n'est pas homologué à la structure du langage articulé. Lorsque Lacan nous dit que les signifiants n'y font pas chaîne, et que cette multiplicité d'éléments différentiels qui le constituent sont des *uns incarnés dans lalangue*, alors cela renouvelle la question de ce sur quoi l'interprétation doit porter, en tant qu'elle doit être ajustée à la dimension de ce savoir hors sens, au cœur de ce qui fait la fixation du symptôme de corps, savoir énigmatique dont est fait le réel du symptôme, en tant qu'il est l'exclu du sens.

Pour autant, ce qui fait la lettre du symptôme dans son hors-sens n'est pas une dimension isolable comme telle, dès lors qu'on la situe dans ce qui fait la structure du nouage borroméen, propre à la névrose. Dans l'analyse, c'est le dire qui va faire résonner cette dimension de jouissance hors sens de la lettre en tant qu'elle se noue dans la parole à ce qui vient du sens, en en dégageant la joui-sens, grâce à cette fonction propre au dire d'être ce qui fait nœud de la structure, comme Lacan l'avance dans *R.S.I.*, dire qui ex-siste aux trois dimensions de la parole qu'il noue ensemble.

### Le dire de l'interprétation et l'équivoque

Cibler ce réel du symptôme, en extraire quelques éléments, afin de réduire son opacité jusqu'au point où elle s'avérera irréductible à la fin de l'analyse, nécessite dans l'expérience *le dire de l'interprétation* qui, usant de la présence de l'équivoque dans la parole, fait signe de l'ex-sistence de ce qui se jouit dans le signifiant, au-delà du sens de ce qui est dit. Son dire apophantique est ce qui a chance de toucher dans la parole analysante au signifiant équivoque, celui qui agira en entrant en résonnance avec la jouissance du symptôme, en faisant passer son jouir, inaudible jusqu'alors, à la joui-sens, telle que Lacan l'a écrite en deux mots. Ainsi, le dire de l'interprétation arrive à émouvoir l'inconscient de l'autre et à toucher à l'opacité jouissive du symptôme, lorsque de façon imprévisible elle fait entrer l'équivocité d'un signifiant dans une résonnance avec un élément joui du symptôme, c'est-à-dire avec un Un de jouissance incarnée dans lalangue. Cet effet de joui-sens, qui en passe par le fait d'ouvrir un sens, est ce que l'interprétation rend possible lorsqu'elle vise, comme le dit Lacan, un effet de sens réel. Son dire, c'est ce qui porte à l'ex-sistence un élément de ce réel joui, disjoint du sens, en le nouant avec la jouissance du sens, entre imaginaire et symbolique.

Cela nécessite que l'interprétation tienne compte de ceci que, « dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consonner avec l'inconscient <sup>4</sup> », nous indique Lacan en 1975.

Cela exige pour l'analyste une position qui le rende apte à se laisser saisir par la dimension sonore présente dans tel signifiant de la parole de son analysant, et de la faire équivoquer, de façon à faire sonner autre chose que le sens de ce qui est dit. L'interprétation est alors du côté de ce qui coupe court au sens, à partir de l'équivoque qui entrera en résonance avec l'inconscient dans la parole analysante. Le 20 décembre 1977, Lacan précise à nouveau en quoi consiste cette coupure du sens qu'obtient l'interprétation de l'analyste à partir de l'équivoque : « Ce qu'il dit [l'analyste] est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui il équivoque sur l'orthographe [...] de façon à ce qu'il sonne autre chose que ce qui est dit <sup>5</sup>. »

Cela suppose que l'analyste dans son écoute soit décentré du sens qui circule dans la parole et qu'il soit orienté autrement que par le déchiffrement du sens des symptômes. Cela n'empêche en rien l'opération du déchiffrement de ce qui dans le symptôme se présente comme déchiffirable, là où celui-ci trouve à s'écrire dans les lois du langage, dans la dimension signifiante de la métaphore, avec le ressort de la substitution signifiante, qui d'être déchiffrée révèle le signifiant refoulé du symptôme. C'est alors la dimension de vérité du symptôme qui est touchée par le déchiffrement des signifiants singuliers au sujet.

### **Le symptôme de corps et son énigme**

Freud, dans ses *Études sur l'hystérie*, nous le démontre parfaitement avec la conversion hystérique. Mais, pour autant, « le symptôme, ça résiste, ce n'est pas quelque chose qui s'en va tout seul <sup>6</sup> », nous dit Lacan en décembre 1975, interrogeant par là ce qui est attendu du psychanalyste pour ne pas glisser sur ce qui du symptôme résiste. Rappelons ici comment Freud témoigne dans son texte de 1937 du côté partiel des résultats de l'analyse, lié à ce point d'inertie rencontré dans les cures : il nous parle alors « de manifestations résiduelles, de fixations libidinales antérieures maintenues dans la configuration <sup>7</sup>. » Il a aussi défini le symptôme de corps en tant que satisfaction substitutive venant *s'imixer* à sa dimension de vérité refoulée. Essayons d'éclairer par un petit retour à la clinique de Freud la portée nouvelle de ce que nous amène Lacan pour situer le ressort de l'interprétation face à la dimension irréductible du symptôme.

Reprenons l'exemple de ce cas d'hystérie de conversion présenté par Freud, celui de Frau Cécilie, cette patiente qui souffrait d'une névralgie faciale résistant à tout traitement, jusqu'au moment où a lieu en analyse la levée du refoulement : elle se remémore une remarque que son mari lui a faite il y a bien longtemps et qui l'avait péniblement frappée. « C'est comme un coup reçu en plein visage », dira-t-elle à Freud<sup>8</sup>. Ce qui aura l'effet immédiat d'arrêter la douleur. Puis suivra l'apparition d'une série d'autres symptômes de corps douloureux, relevant toujours de la métaphore et dont l'équivocité des signifiants déchiffrés se rapporte toujours à une offense ou à quelque outrage de l'autre ayant eu des effets percutants sur le corps. Si ce fragment d'analyse restitue le symptôme hystérique comme métaphore d'une vérité refoulée, nous pouvons soutenir qu'il est aussi jouissance de cette parole blessante, qui pourrait se lire comme jouissance de cette marque sur le corps qu'aura été pour cette femme le signifiant proféré par son mari. À partir de cette jonction entre le signifiant et son effet de jouissance sur le corps, on serait là au niveau du symptôme comme évènement de corps, comme coalescence, ce qui est autre chose que sa métaphorisation. Je vais y revenir.

### L'évènement de corps

La question épineuse qui se pose dans la pratique analytique est de savoir comment opérer pour que la part de jouissance opaque du symptôme non substituable par la métaphore et irréductible comme telle, puisse être touchée dans l'analyse de façon telle qu'elle puisse être reconnue comme la limite d'un réel non élucidable et dont il n'y ait plus à chercher le sens à l'infini. C'est bien ce qui reste toujours d'actualité dans la clinique du symptôme du sujet névrosé. Et c'est là où la conception du symptôme comme évènement de corps, telle que Lacan l'a forgée dès la « Conférence de Genève », nous ouvre une nouvelle voie pouvant parvenir à réduire le symptôme jusqu'à sa limite dernière, celle à partir de quoi peut être prise la mesure de ce qui n'est pas élucidable. Rappelons dans ce texte ce qui préside à la formation du symptôme chez l'enfant : une rencontre accidentelle entre les signifiants venus de l'autre et le corps de *l'infans*, une rencontre qui est d'avant le sens des mots et qui affecte le corps d'une marque de jouissance hors sens. Le symptôme est alors ce qui résulte de la coalescence entre ces traces sonores qui ont été jouies dans la langue du sujet et les premiers jouir rencontrés, liés à la jouissance phallique, étrangère au corps, parasitaire pour le sujet.

Là encore, l'accent est mis par Lacan sur le dire, sur le mode de parler du parent qui s'est adressé à l'enfant. À partir de là, nous pourrions, par la

suite, situer un symptôme comme évènement de corps à chaque fois qu'il est provoqué par une rencontre accidentelle avec ce qui vient du dit d'un autre dont le dire atteint le sujet jusqu'à toucher à la jouissance de son corps. Il n'y a d'évènement de corps que venant du dire d'un autre, dire en tant qu'il profère, au-delà du sens des dits, un signifiant ayant le pouvoir de résonner dans l'inconscient le plus singulier du sujet, là où gîte sa lalangue, et qui a cet effet d'affecter son corps de jouissance. Il y va alors d'une rencontre de ce dire avec certaines marques préalables laissées dans l'inconscient du sujet, celles de ces signifiants qui ont été jouis dès l'instant où ils ont atteint l'inconscient du sujet. Ce sur quoi doit porter l'interprétation dans l'évènement de corps, c'est sur le dire de ce qui, dans la parole analysante, se jouit dans les signifiants qui s'extrait de son inconscient.

### Comment le symptôme, ça se complète

C'est là où l'interprétation peut toucher à l'Un du symptôme, au *Y a d'un* propre à cette jouissance. À charge pour l'analyste d'entendre ce qui se réitère du Un de jouissance dans la parole de son analysant et de lui permettre d'en dégager *in fine* le dire de *l'un qui se sait tout seul* comme répondant au trou du non-rapport sexuel. Si l'interprétation peut extraire ces uns dans le flux de la chaîne signifiante, c'est, comme le soutient Lacan en 1975, à partir de leur sonorité, de leur motérialité, auxquelles l'analyste doit prêter l'oreille. Lacan nous rappelle à ce sujet comment Freud a ouvert la piste qui consiste à travailler à partir de la matière verbale. « S'il fait une interprétation, c'est de la répétition, la fréquence, le poids de certains mots <sup>9</sup>. »


Lacan, en juin 1974, nous dit ceci à propos de ce que l'analyste a à entendre de son analysant pour interpréter d'une façon opérante sur le réel hors sens : « À cause du fait que nous avons une attention flottante, du fait d'une espèce d'équivoque, nous nous apercevons, parce que nous le subissons, que ce qu'il a dit pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement en l'entendant tout de travers que nous lui permettons de s'apercevoir d'où émerge sa sémiotique à lui. Elle n'émerge de rien d'autre que de l'existence de lalangue <sup>10</sup>. »


Entendre ainsi, se laisser atteindre par ce qui fait la dissonance de lalangue, suppose d'avoir été formé comme analyste, à partir de l'expérience de sa propre analyse. « Formé, nous dit Lacan, dans le sens d'avoir vu comment le symptôme, ça se complète <sup>11</sup>. » C'est-à-dire en faisant résonner, sans l'avoir prévu, ce qui de lalangue d'un sujet vient à achopper dans la parole. Entendre ainsi pour interpréter met donc en jeu ce qui s'obtient dans la fin de l'analyse avec cet éveil en quoi consiste la dévalorisation de


la jouissance du symptôme. Cela suppose d'avoir atteint un certain rapport à ce qui fait la jouissance propre au symptôme. De la reconnaître comme étant la sienne, de l'avoir un peu débrouillée, à partir de quelques-unes de ces bribes venues de la langue, est ce qui permet alors de changer son propre rapport avec ce qui fait l'irréductibilité du symptôme.


*Mots-clés : lalangue, symptôme, joui-sens, évènement de corps, dire, équivoque interprétative.*


---


\*  Intervention au séminaire École 2020-2019 « Actualité de la névrose », soirée du 28 mai 2020, « Notre pratique de l'interprétation ». Diffusion par Zoom.


1.  J. Lacan, *Séminaire XXII, R.S.I.*, éditions de l'ALI, leçon du 18 février 1975.


2.  *Ibid.*, leçon du 21 janvier 1975.


3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 95.


4.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, 1975, p. 50.


5.  J. Lacan, *Séminaire Le Moment de conclure*, inédit, leçon III, 20 décembre 1977. Voir les éditions de l'ALI.


6.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 46.

7.  S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1987, p. 243.

8.  S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf, 1985, p. 142.

9.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 13.

10.  J. Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974. Voir les éditions de l'ALI.

11.  J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 35.